Document generated on 06/06/2025 10:34 a.m.

Les Cahiers des dix

Luc Lacourcière (1910-1989)

Roger Le Moine

Number 45, 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1015566ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1015566ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)
1920-437X (digital)

Explore this journal

Cite this document

Le Moine, R. (1990). Luc Lacourcière (1910-1989). *Les Cahiers des dix*, (45), 7–14. https://doi.org/10.7202/1015566ar

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

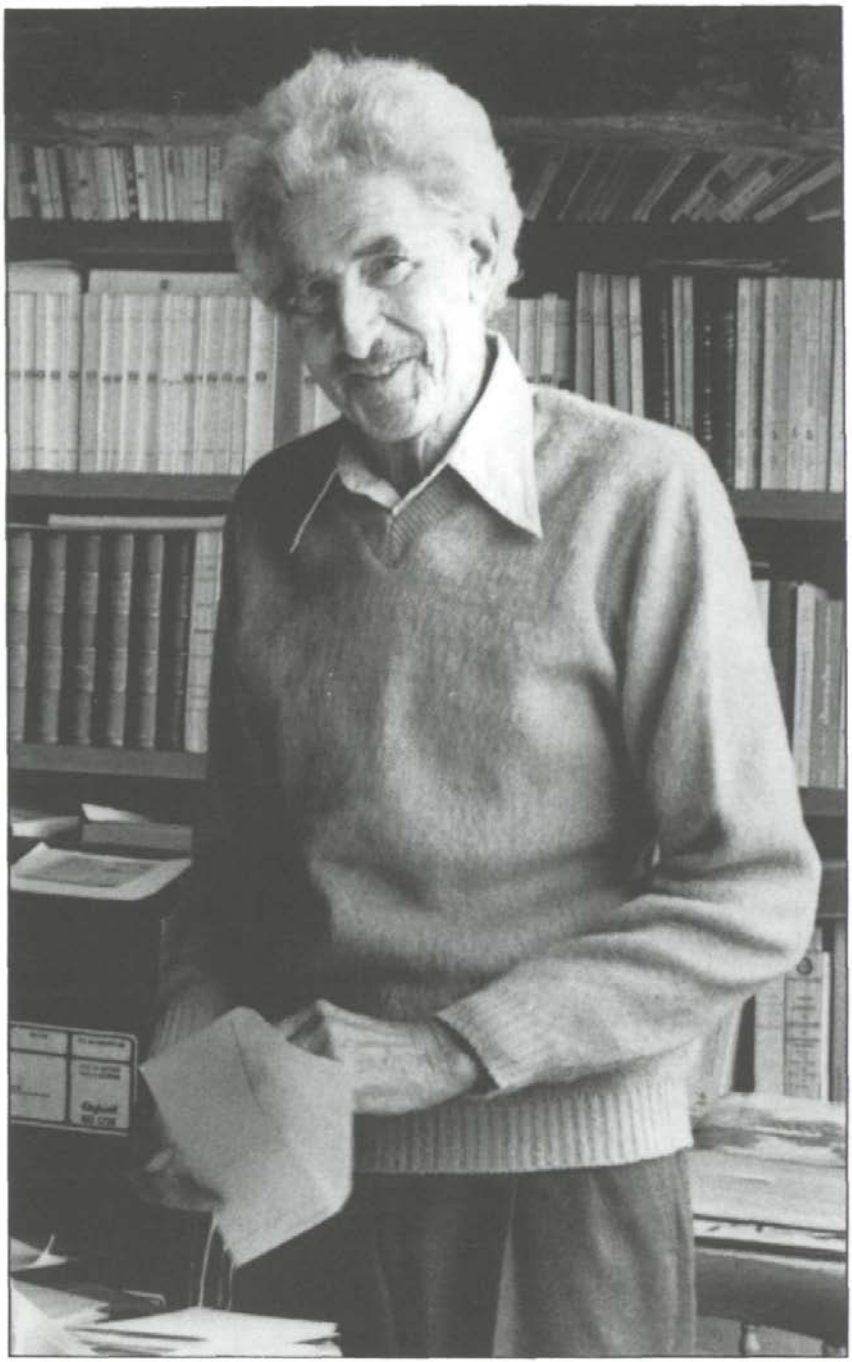
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



LUC LACOURCIÈRE
Photo: Louise C. Grégoire

LUC LACOURCIÈRE
(1910-1989)

Luc Lacourcière se rattache à mes souvenirs les plus anciens. À la suite d'une critique de *Menaud, maître-draveur* parue en 1938, il avait été invité au presbytère de Clermont. Et, par la vertu du folklore — on n'utilisait pas encore l'expression «littérature orale» — il en devint vite l'habitué. La caution du curé lui permit de mener ses enquêtes à une époque où la population, hautement colonisée, se sentait honteuse de sa culture traditionnelle. Le soir, il parcourait l'arrière-pays avec ses appareils lourds et primitifs, soit une génératrice qu'il devait, à cause du bruit, installer à distance respectable et une enregistreuse à disques qui contraignait l'informateur à de fréquentes interruptions. Le lendemain s'amorçait le véritable travail, celui de la transcription.

Lorsque je séjournais au presbytère et qu'il m'arrivait d'être en peine de moi-même parce que ni la sacristine, ni le bedeau, ni «l'homme de cour» n'avaient le loisir ou la patience de se prêter à mes quatre volontés, j'errais de pièce en pièce et, comme invinciblement attiré, je me dirigeais vers une chambre de l'étage qui servait de bureau. Par l'entrebaillement de la porte, j'entrevoyais, s'adonnant à un étrange ministère, celui que j'appelais «Mon oncle Luc» et que je tutoyais comme je n'ai jamais osé le faire avec les oncles et les tantes dont ma famille m'avait pourvu.

Vêtu d'un pantalon gris-bleu et d'une chemise de tartan *Black Watch* ou *Gordon*, il transcrivait ce que le disque avait retenu de la séance de la veille. Il essayait de suivre le rythme. Mais comme la main est plus lente que la mâchoire, il notait des membres de phrases puis des mots séparés par des espaces

de plus en plus longs qu'il remplissait lors d'auditions subséquentes. Il répétait son manège inlassablement, autant de fois que nécessaire. Ainsi prenait forme écrite, se faisait texte, une succession de sons pour moi inintelligibles, émis par des voix que l'appareil rendait éraillées et nasillardes. Silencieusement, j'entrais dans la pièce, Luc me souriait tout en formulant à l'occasion quelque réflexion aimable, j'observais les rites de cette transmutation et je me retirais tout aussi silencieusement. — Plus tard, les bandes magnétiques remplacèrent les disques qui, eux-mêmes, avaient remplacé les cylindres de cire utilisés par Marius Barbeau, mais sans que le rituel de la transcription ne s'en soit trouvé modifié. — Dans ce presbytère, le curé écrivain, mon oncle que je ne tutoyais pas, avait banni le bruit qui risquait de perturber sa sieste puis d'effaroucher les muses qu'il convoquait à son chevet pour le moment de son réveil. *L'Abatis* était en chantier.

Vers quatre heures, sa journée à peu près faite, Luc descendait à la cuisine, tout discrètement, selon sa manière. Le fumeur invétéré était grand buveur de café noir. Ces moments étaient ceux de la détente. — Comme les gens à la santé délicate, il connaissait les limites de ses forces. — Par sa tournure d'esprit, il s'accordait fort bien avec Régina Turcotte qui fut de la famille pendant tout près de cinquante ans, participant, comme lui, de ses joies et de ses peines. Mais comme il ne pouvait échapper tout à fait à la discipline qui était sa raison d'être et qui se développait en grande partie grâce à lui, il se substituait à ses conteurs. Il puisait alors dans son admirable mémoire quelque anecdote qu'il adaptait aux événements du jour ou encore à mes méfaits et qu'il transformait comme en un jeu dont il maîtrisait toutes les règles. Il aimait s'exprimer «en paraboles», bien que ses préoccupations aient été plus facétieuses que morales. Et Régina en profitait pour ajouter son grain de sel. Telle était son occupation première en cette période des débuts. J'ai pensé m'y arrêter, étant l'un des seuls, maintenant, à pouvoir en témoigner.

Parallèlement à ses enquêtes, Luc poursuivait des recherches sur la littérature québécoise. Il s'y adonnait avec toute sa rigueur et toute sa minutie, multipliant les «dénombrements», pour reprendre un terme cher à Descartes. À partir de 1946, il m'a entretenu des œuvres qui paraissaient dans la collection du *Nénuphar* qu'il avait fondée afin de rendre accessibles les publications épuisées. Il m'a parlé des *Forestiers et voyageurs* comme il m'a tenu au courant des progrès de sa recherche sur Nelligan, des moyens qu'il avait dû mettre en œuvre pour arracher telle confidence ou tel document, des problèmes divers que lui posait la préparation de son édition critique, la première qui fût donnée d'un auteur québécois. Comme il le faisait dans le cas de chaque parution du *Nénuphar*, il m'offrit un exemplaire des *Poésies complètes* avec cette dédicace: «À Roger Le Moine qui s'est montré curieux de ce livre. Hommage amical». Par la suite, il présenta, à l'occasion, des textes du XX^e^ siècle comme *Marie Calumet* et *Trente arpents*. Mais il s'attacha surtout à la production du XIX^e^ siècle et, tout particulièrement, aux *Anciens Canadiens*. Tel était l'autre volet de son activité.

Toujours désireux d'accroître ses connaissances, il ne se contentait pas de s'adonner à la recherche. Il était également curieux de celle des autres. Lorsque j'entrepris de dépouiller le Fonds Marmette, aux archives du Séminaire de Québec, il ne quittait pas son bureau, alors situé rue de l'Université, dans l'ancienne faculté de médecine, tant que je n'étais pas allé, à la fin de l'après-midi, lui faire part de mes petites découvertes et de mes étonnements. Il m'écoutait, me corrigeait, me lançait sur des pistes, par des allusions vagues, des propos sybillins. Il aimait que l'interlocuteur trouve par lui-même ou, du moins, multiplie les démarches avant de lui fournir la clef de l'énigme. Telle était sa maïeutique. Dans ce rôle de tuteur, auquel il prenait plaisir, il était bien meilleur pédagogue qu'à ses cours.

Luc ne pratiquait pas un enseignement moral, dogmatique, comme c'était trop souvent le cas à l'époque. Son engagement tenait uniquement à la permanence et à la rigueur de son labeur. En érudit convaincu, il se passionnait pour la recherche qui mène à la connaissance, à la compréhension, à la maîtrise du sujet. Seule, elle permet de traduire la complexité du réel. Ainsi friand d'anecdotes et de détails, il jugeait réductrices les généralisations et les théories. D'ailleurs, la formulation de celles-ci requérait des aptitudes qu'il ne possédait plus, faute de les avoir cultivées. À ses cours de littérature écrite, il choisissait souvent des auteurs marqués par la tradition orale, ce qui lui permettait de ne pas trop s'éloigner de ses préoccupations premières. Et il appliquait la méthode de l'histoire littéraire élaborée par Gustave Lanson, effectuant des recoupements, établissant des parallèles et étudiant la psychologie des personnages. Comme on le verra, il avait aussi été marqué par des critiques plus contemporains. Tandis qu'à ses cours de littérature orale, il commençait par rattacher chaque conte à un conte-type et à en présenter toutes les variantes possibles. Puis, il recourait à Lanson faute d'avoir emprunté à d'autres ou d'avoir développé lui-même une méthode qui soit propre à la discipline. À l'époque, sa démarche n'était pas exceptionnelle; elle était plutôt la règle, bien des spécialistes de la littérature orale s'étant formés dans l'étude de la littérature écrite. De temps à autre, il renvoyait aux travaux de Stith Thompson, d'Antti Aarne, d'Arnold van Gennep, d'Aubert de La Rue. Mais il n'a jamais prononcé le nom de Claude Lévy-Strauss sans doute parce qu'il désapprouvait en lui le théoricien.

Luc ne limitait pas son propos à des considérations savantes. S'il n'abordait pas les grandes questions reliées à la vie et à la mort, il s'exprimait sur les sujets les plus divers. Observateur du quotidien, il était fasciné par les travers des uns et des autres; ceux-ci excitaient son imagination et déclenchaient ses gloses. Ou encore, il évoquait les temps révolus en

puisant dans ses innombrables souvenirs. Passant par Ottawa, il s'était arrêté à la maison le temps, prétendait-il, de boire un café. Et il entreprit de raconter l'histoire des frères de son père. — Ils étaient, je crois, sept ou huit. — La narration se termina une semaine plus tard après une excursion à Maniwaki où l'un d'eux avait exercé le notariat. Il avait tout simplement aboli le temps. Qui l'a fréquenté le moindrement a été séduit par le charme entraînant de ses propos, par sa façon de présenter ses sujets, par la finesse de ses observations et de ses analyses, par le mordant de ses réparties, par un esprit critique fondé sur le bon sens. — C'est pourquoi il était à l'aise dans tous les milieux. — Et aussi, faut-il l'ajouter, par le rythme de la phrase et les modulations de la voix. En somme, il savait créer l'incantation. D'ailleurs, Luc se mouvait plus facilement dans l'oral que dans l'écrit; ses textes donnent une idée assez injuste de ses dons.

Je n'ai pas évoqué ces souvenirs en vain. Ils m'ont permis de révéler certaines facettes du personnage comme ils m'autorisent par la même occasion à en tracer un portrait intellectuel.

On ne saurait situer Luc Lacourcière dans sa véritable perspective sans évoquer ses origines et sa formation. Comme c'est la règle, l'hérédité et la famille ont d'abord orienté son destin. Non sans raison, il a souvent évoqué la distinction de cette mère qui avait su imposer aux siens sa façon d'être. C'est pourquoi, s'il savourait ce qui est truculent, il ne pouvait supporter la vulgarité. — Sans doute a-t-il déploré l'utilisation que certains écrivains et chansonniers ont faite de la tradition orale. — Puis, déjà initié aux lettres dans sa famille, il a reçu au collège et à l'université une formation classique, c'est-à-dire tout orientée vers les grands écrivains grecs, latins et français. Dès l'école normale supérieure, mais plus sûrement pendant son premier séjour en Europe, il a été marqué par les symbolistes — d'où l'intérêt qu'il porta à Nelligan — et par les écrivains de son temps comme Mallarmé, Valéry et Gide;

également, par des critiques comme Gustave Lanson, Henri Bremond, Albert Thibaudet, Charles Du Bos et Thierry Maulnier. Il s'est également ouvert à des auteurs non-français comme Rilke. Mais il se trouve que, en dépit de sa formation tout européenne, il s'est néanmoins tourné du côté de la littérature orale et écrite du Canada français. Par quelle fantaisie du hasard?

D'aucuns ont signalé l'influence de Marius Barbeau. Non sans raison quoiqu'elle se soit exercée tardivement. Dès le séjour en Suisse, Luc a sans doute pratiqué Ramuz et Van Gennep. Très tôt, il s'est intéressé aux relations des découvreurs dans les éditions soignées publiées chez Tross, comme aussi à la production exotique de la Renaissance française. — Il devait plus tard en donner une anthologie. — Sans doute ces textes étaient-ils capables de ménager un retour aux sources. Mais, par-delà le hasard des lectures, Luc a été mu, essentiellement, par le patriotisme. Ou, pour être plus précis, par la haute idée qu'il se faisait des siens. Le Congrès de la langue française de 1937 auquel il prit une part active l'a sans doute profondément marqué. Ainsi, ces années qui précèdent immédiatement la Seconde guerre ont-elles été déterminantes; elles ont imprimé une orientation inattendue à sa carrière.

Luc n'a jamais prononcé de discours patriotiques. Il en détestait la pompe et il en voyait l'inutilité. Le milieu en était comme saturé. Il n'a jamais formulé non plus de grandes théories capables de transformer la société. Connaissant leur fragilité, il en laissait l'exercice aux collègues de facultés voisines. Préférant se réserver pour l'essentiel, il est passé aux actes en s'adonnant à des enquêtes qui lui permettront de révéler aux siens l'éminente dignité de leur culture traditionnelle. Et par là, il leur donnera des motifs de fierté. C'est à cette tâche hautement valorisante et nationale qu'il s'attacha, mais au prix de combien d'efforts. Alors que les archivistes, œuvrant dans des institutions bien établies, se chargeaient de

la cueillette de documents écrits, lui, sans pouvoir compter, au départ tout au moins, sur quelque secours matériel, voire en butte à une mesquinerie certaine, il décida d'entreprendre une besogne plus essentielle, par son urgence même, puisqu'elle consistait à recueillir l'oral qui est transitoire. «Verba volant» dit le proverbe latin. Ainsi reprenait-il cette démarche qui avait été celle de quelques prédécesseurs comme Massicotte, Gagnon, Mayrand; mais aussi, plus loin, encore, celle d'Aubert de Gaspé qui, aux chapitres trois et quatre des *Anciens canadiens*, montre que son pays, comme la Calédonie, possède ses sorciers et ses sorcières et, par là, un imaginaire populaire. En guise de conclusion à la narration de José, Jules d'Haberville interpelle ainsi Arché: «Que dites-vous maintenant, monsieur l'incrédule égoïste qui refusiez tantôt au Canada le luxe de ses sorciers et sorcières?» À la fin de sa vie, devant la tâche accomplie, Luc aurait pu reprendre à son compte le propos de Jules d'Haberville et l'étendre à toute la culture traditionnelle.

À cette démarche pour ne pas dire à cette mission dont l'amour des siens l'avait investi et dont on ne soupçonne pas toute l'importance dans la transformation de la conscience nationale, Luc a sacrifié tout le reste. Sur la littérature écrite, il a publié peu de textes alors qu'il était toujours si heureux de présenter le fruit de ses recherches. Un jour qu'il souffrait d'une bronchite aigüe, il tint à me lire en son entier et au prix de quels efforts l'étude qu'il venait de consacrer à l'auteur de l'*Influence d'un livre*. — Elle devait paraître en 1964 dans *Livres et auteurs canadiens*. — Mais l'édition tant attendue des *Anciens Canadiens* n'a pas paru. Et, à sa mort, il travaillait toujours à la présentation d'inédits ayant trait à Nelligan. Sa grande œuvre dans ce domaine demeure la fondation de la collection du Nénuphar qui est destinée à rendre accessible les textes des autres. — Sans vouloir réduire son mérite, il n'est peut-être pas inutile de signaler que l'exercice de l'écriture lui était pénible. — Tandis que, dans le domaine de la littérature orale, il laisse une œuvre dont on ne dira jamais assez l'impor-

tance mais qui, d'une certaine manière, est moins la sienne que celle des informateurs qu'il a fixée par l'enregistrement. Et les *Archives de folklore* ont surtout permis à ses disciples de se faire connaître. S'étant ainsi effacé devant les autres, et pour les raisons que l'on sait, il m'apparaît comme un bel exemple d'abnégation, de grandeur d'âme, de générosité.

Assez heureusement, Luc a été reconnu par les siens qu'il avait aidés à prendre conscience d'eux-mêmes. Il s'est vu conférer maints honneurs. Il a été admis dans diverses compagnies dont la *Société des Dix* à laquelle il tenait par-dessus tout et dont il fut l'une des gloires.

Roger Le Moine